

Libération Next : 'Francesco Vezzoli a l'art malin', by Elizabeth Franck-Dumas, February 21st, 2012

Francesco Vezzoli a l'art malin

Rencontre du troisième type avec l'artiste italien, irrévérencieux assumé, qui a élevé l'exercice d'auto-promotion au rang d'art premier.

Francesco Vezzoli est las. Las, las, las, des célébrités. En cette grise matinée d'hiver, affalé dans le salon d'un hôtel parisien rococo, l'artiste italien traîne un spleen fin de siècle, à contretemps sur l'époque, ou alors très en avance.

Depuis quinze ans, cet habile provocateur a fourgué dans ses œuvres des palanquées de vedettes, de Natalie Portman à Stephanie Seymour, en passant par Eva Mendès et Catherine Deneuve. A 40 ans, il peut se flatter d'avoir fait poser la rappeuse Nicki Minaj en couverture du magazine *W* habillée comme la Montespan, fait chanter Lady Gaga pour le gala d'un musée affublée d'un petit chapeau créé par Frank Gehry, et fait jouer Cate Blanchett dans une adaptation de *Chacun sa vérité*, de Luigi Pirandello, devant le tout-New York au musée Guggenheim.

Il a malaxé la célébrité comme d'autres la glaise, ses œuvres grattant une plaie ouverte de l'art contemporain—sa participation enthousiaste à la machine médiatique qui tient désormais lieu de culture, sa fabrication de stars rivalisant avec celle du cinéma ou de la musique. Au milieu de la grande salade art/mode/médias, on retombe toujours sur Vezzoli.

Mais aujourd'hui, le sujet l'ennuie. «*J'en ai terminé avec les movie stars, lâche-t-il d'une voix douce et traînante, son anglais arrondi par les rrr italiens. J'ai rencontré celles que je voulais, j'ai travaillé avec celles que je voulais, et je crois que j'ai épuisé ce réservoir de fascination.*»

Moulé dans un t-shirt noir et un bas de survêtement sombre, son visage anguleux adouci par une frange bordélique, il n'est peut-être pas conscient que cela, ce «*burnout*» blasé, est un autre moment de la célébrité. Il est là pour parler d'autre chose, d'un projet nouveau qu'il devait réaliser fin janvier à Paris avec la maison Prada et l'architecte Rem Koolhaas: un musée éphémère, le 24-Hour Museum, installé pour un jour et une nuit dans le palais d'Iéna, siège d'une intervention «*massive*» qui accueillerait ce rite social d'aujourd'hui, le gala de musée. Mais sans musée.

Enveloppé dans un nuage de parfum capiteux, Vezzoli évoque une performance «*où le public sera la star*», où le plus fascinant sera «*l'aspect Cendrillon*», où il se moquera surtout de lui-même—manifestation d'humilité servant tout exercice d'auto-promotion. «*On pourrait le décrire comme la version conceptuelle d'une fête baroque*, poursuit-il. *Et l'on pourrait aussi parler pendant trois heures du rôle des*

musées, de la frontière entre art et entertainment, du rôle des archistars dans la construction de l'aura d'un musée. Mais après, on dira que je fais de la critique institutionnelle. Non. Je fais juste un spectacle.»

Tout Vezzoli est là, dans cette manière d'avancer quelques concepts finauds pour les remballer aussi sec. L'éternelle question, avec lui, est celle du cynisme. L'est-il (malgré son regard de biche apeurée), ne l'est-il pas? Peut-être que la question n'a plus lieu d'être, les temps sont à gagner sur tous les tableaux, à démonter le star system mais en ressortir les mains pleines, à faire danser des happy few (parmi lesquels on parierait qu'il y aura eu quelques dupes) pour évoquer le phénomène du musée parc à thème. *«On m'a toujours accusé d'être au cœur du système que je critique, se défend-il mollement. Je ne pense pas être en conflit avec l'industrie qui me fait vivre. Comme dirait Roman Polanski, j'ai envie que beaucoup de gens voient mes films, et il n'y a rien de mal à ça.»* Et hop, évacuée cette ringarde question de valeurs.

Le monde de l'art, de toute façon, a déjà choisi: il aime Vezzoli (et aime montrer qu'il a de l'humour). C'est le commissaire star Hans-Ulrich Obrist, *«obsédé par la question du rite social comme œuvre d'art»*, qui devait signer le catalogue du 24-Hour Museum. Vezzoli est charmeur, et sa conversation est un feu d'artifice de références maîtrisées. Place au Francesco-show, et à ses icônes personnelles, plus inattendues que de vulgaires vedettes.

Miuccia Prada, mécène attitrée

Francesco Vezzoli ne travaille pas pour des maisons de mode. Il n'a jamais plaqué d'imprimés «kawaii» sur des sacs. La seule publicité qu'il ait faite vantait un parfum qui n'existe pas, nommé Greed (avidité), et l'on y voit les actrices Michelle Williams et Natalie Portman se battre comme des chiffonnières pour le dit flacon, dont la forme évoque un *«readymade»* de Marcel Duchamp. (Ou comment dénoncer, dans le monde de l'art, les mécanismes de construction du désir à l'œuvre dans la grande consommation).

Mais Vezzoli ne dédaigne pas l'argent de la mode: depuis une quinzaine d'année, sa mécène est Miuccia Prada, créatrice à l'aura intello. *«Madame Prada est très protectrice de tout ce que je fais. Elle me dit que mon travail est très politique, qu'elle est déçue quand les autres ne le perçoivent pas. Bien sûr qu'il y a une dimension politique, mais je préfère laisser les gens décider pour eux-mêmes.»*

D'une manière générale, Vezzoli préfère qu'on (Madame Prada, la critique, vous, moi) tranche pour lui. Il dira aussi, alangui sur son fauteuil, *«Oui, vous pouvez voir de la nostalgie dans mon travail, je ne me vexerai pas.»* La publicité l'a compris avant lui, le mystère fait partie du désir. Mais revenons à Prada : comment se débrouille-t-on d'être le faire-valoir d'une entreprise, si arty soit-elle? *«Je crois que nous sommes tous soutenus par des grands groupes, de manière directe ou indirecte, dit-il en se raidissant un brin. Et je dirais que Prada, c'est quand même le soutien le plus propre qui soit. Non ? Je crois qu'on a tout dit. Sinon, on peut facilement se retrouver à exposer dans un musée dont le conseil d'administration est plein de gens avec qui l'on n'aurait pas envie de dîner.»*

Truman Capote, l'autre as de l'auto-promo

Il a longtemps pensé qu'il vieillirait comme l'écrivain mondain et génial, autre as de l'auto-promotion, à se rendre à des fêtes tous les soirs. «*Au lieu de cela, je suis en train de devenir Salinger...*» soupire-t-il. On n'en est pas là, l'atteste son projet de 24-Hour Museum. Mais on sent que l'impitoyable machine de New York, qui produit des idoles pour aussitôt les broyer, et où il habitait jusqu'à l'an dernier, l'a atteint, comme naguère l'auteur de *De sang-froid*.

En février dernier, sa première exposition commerciale à New York, chez ce meneur du barnum arty Larry Gagosian, déclencha un immense torrent de critiques, d'une presse qui lui était jusque-là plutôt acquise. Ses tableaux de gloires des nineties (Cindy Crawford, Stephanie Seymour...) en vierges à l'enfant tirées d'œuvres de Vinci ou Botticelli, dans des cadres dégoulinant d'or, ont figuré dans le top des expos les plus mauvaises de l'année. «Ooooh, c'était violent, confie-t-il avec une contorsion douloureuse du visage. *Même le New Yorker, mon New Yorker chéri, a écrit "Qui est Francesco Vezzoli, et pourquoi est-ce que Larry Gagosian l'a autorisé à faire ça?"*» Peu de temps après, adieu NYC, il est reparti habiter Milan. Il dit de ce cirque social: «*On s'imagine qu'on l'exploite, alors que c'est vous qu'il exploite.*» Et aussi, au détour d'une question sur Proust: «*J'ai aimé la comédie sociale, mais maintenant elle me fait souffrir. Toute occasion mondaine participe d'une dynamique masochiste. Il n'y a jamais de gagnant, on est toujours insuffisamment habillé, ou avec des bijoux pas assez beaux, ou une conversation pas assez intéressante. Surtout en Amérique, où l'on a peur d'être largué en pleine conversation, laissé en plan avec son verre et sa serviette, sans savoir où aller. Toute cette douleur inutile ! Maintenant je l'évite, à moins d'être sûr d'assister à un très bon spectacle.*»

William Hogarth, chroniqueur au vitriol

Il prononce le nom de cet artiste anglais (1697-1764) bien avant celui de Warhol. C'est le peintre qu'il aurait aimé être. Qui ne voit pas la filiation devrait se pencher sur les séries de tableaux de l'ainé, au hasard La carrière d'un roué, qui chronique au vitriol, façon storyboard, la vie dépravée d'un jeune bourgeois. En réalisant un faux biopic trash et tragique sur sa propre ascension dans le monde de l'art, Marlene Redux: *A True Hollywood Story!*, Vezzoli fait figure d'héritier. Tenir un miroir à la société, il le fait bien, et dit à qui veut l'entendre: «*Le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait a été de me comparer à Balzac.*»

Il s'est rêvé journaliste, et il y a du rédacteur en chef chez lui, qui a bataillé pendant quinze ans à convaincre tant de stars de participer à ses travaux, laminé à l'idée qu'elles ne se présentent pas, le jour dit, au rendez-vous, comme tel autre s'angoissant sur sa prochaine couverture. (D'où la fatigue). Et si tout son travail peut être lu comme une fine critique des médias, de leur mainmise sur tout, de leur pouvoir de manipulation, ses meilleures œuvres sont celles qui s'emparent frontalement du sujet.

Comme ce jubilatoire *Democracy*, présenté à la Biennale de Venise en 2007, où dans une salle emplie de ballons rouges et bleus (hello, les conventions politiques spectacle aux Etats-Unis), il projeta, dans une grande cacophonie, deux films de campagne concurrents incarnés par Bernard-Henri Lévy et Sharon Stone, réalisés par les

équipes de communication de George W Bush et du camp Démocrate. Ils ont réglé jusqu'à la couleur d'un foulard ou d'une cravate, pour un rendu extrêmement crédible, et effrayant. Vezzoli est un lecteur de Guy Debord, lequel aurait peut-être aimé cette œuvre.

L'équation Bauhaus, Beuys et Dalida...

A l'écouter parler de son enfance à Brescia, dans le nord de l'Italie, on imagine quelque chose d'austère et de blanc. Sa mère est médecin, son père est avocat, ils ne sont «*pas riches*», «*de gauche*», et au mur de chez eux on voit quelques rares posters du Bauhaus ou de Wolf Vostell, plasticien allemand co-fondateur du mouvement Fluxus. Il y a aussi une œuvre de Joseph Beuys sur ardoise noire, où est écrit «*Kunst = Kapital*». «*Quand on grandit en contemplant ça, on se dit qu'il doit quand même y avoir, quelque part, des gens qui s'amuse ! rit-il. Ca, c'était l'art de mes parents, c'est pour cela que je fais ce que je fais. Moi j'étais le gamin qui voulait aller au Studio 54.*»

Pour parler d'eux, il emploie l'adjectif «*discrets*», évoque des gens «*qui avaient peur de faire du bruit*», assure qu'il s'entend désormais très bien avec eux, que sa mère assiste à tous ses vernissages. Ses grands-mères, chez qui il a passé beaucoup de temps à regarder la télé, forment l'autre pendant de son éducation. Il résume ainsi le choc des cultures: «*Mes grands-mères c'était Dalida, mes parents c'était Brassens.*» Beuys + Dalida = Vezzoli.

Jean-Léon Gérôme, le sculpteur de lune

Hein? Cet hyperacadémique du Second Empire? Il est au cœur du nouveau travail de Vezzoli, qui a récemment imaginé ce dispositif un chouïa masochiste: un de ses moulages côtoie une sculpture classique, le compagnonnage forcé figurant l'œuvre en entier. A la fondation Prada, lors de la dernière Biennale de Venise, il s'est imaginé, lèvres tendues dans une moue ridicule (lui pourtant si beau), tentant d'embrasser l'Apollon du Belvédère d'un buste du XVIIe. Il vient d'acheter une sculpture de lune signée Gérôme, qu'il compare à *Priscilla, folle du désert*, et explique qu'il va se faire mouler en Hélios, rappelant au passage qu'il a fait des années de latin et de grec ancien. «*La question de la valeur va se poser. Si la moitié est de Gérôme, et l'autre de moi, combien vaut cette œuvre?*»

Il vend rarement son travail et en rit d'avance, se compare à Woody Allen fait semblant d'être un futur acheteur: «*Peut-être que si ce Vezzoli se révèle être un gros raté, je peux revendre l'autre.*» On s'amuse bien avec Vezzoli, on ne sait jamais s'il se moque de lui ou de nous. Sans doute les deux. Sa place dans le canon est vite expédiée (celle du bouffon) et il assure que la postérité ne le travaille pas du tout. «*Je suis l'homme de l'ère Grinder*, annonce-t-il légèrement. *Vous connaissez Grinder ? Non ? C'est une application iPhone (il dégaine l'engin, appuie sur l'icône) qui vous montre tous les hommes qui ont envie d'un plan cul dans un rayon de 500 mètres. Ce ne sont que des hommes qui veulent s'amuser, et pas un d'entre eux ne pense à la postérité.*»